

AGAT FILMS & CIE / EX NIHILO PRÉSENTENT

EMILIE DEQUENNE

LOÏC CORBERY
DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

UN FILM DE LUCAS BELVAUX

PAS SON GENRE



AGAT FILMS & CIE et **ARTEMIS PRODUCTIONS**
présentent

EMILIE DEQUENNE

et

LOÏC CORBERY

de la Comédie Française

dans

PAS SON GENRE

un film de

LUCAS BELVAUX

adapté du roman de Philippe Vilain
publié aux éditions Grasset et Fasquelle

1h51 – format 2.35

SORTIE LE 30 AVRIL 2014

Distribution

DIAPHANA DISTRIBUTION

155, rue du Faubourg St Antoine – 75011 Paris
tél : 01.53.46.66.66 / fax : 01.53.46.62.29

Presse

MARIE-CHRISTINE DAMIENS et JULIE BEAULIEU

13, rue Yves Toudic – 75010 Paris

tél : 01.42.22.12.24

mc.damiens@wanadoo.fr

Dossier de presse et photos téléchargeables sur le site

www.diaphana.fr

SYNOPSIS

Clément, jeune professeur de philosophie parisien est affecté à Arras pour un an.

Loin de Paris et ses lumières, Clément ne sait pas à quoi occuper son temps libre. C'est alors qu'il rencontre Jennifer, jolie coiffeuse, qui devient sa maîtresse.

Si la vie de Clément est régie par Kant ou Proust, celle de Jennifer est rythmée par la lecture de romans populaires, de magazines « people » et de soirées karaoké avec ses copines.

Cœurs et corps sont libres pour vivre le plus beau des amours mais cela suffira-t-il à renverser les barrières culturelles et sociales ?

FICHE ARTISTIQUE

Jennifer	Emilie Dequenne
Clément	Loïc Corbery de la Comédie Française
Cathy	Sandra Nkaké
Nolwenn	Charlotte Talpaert
Hélène Pasquier-Legrand	Anne Coesens
Madame Bortolin	Daniela Bisconti
Le Père de Clément	Didier Sandre
La Mère de Clément	Martine Chevallier de la Comédie Française
Isabelle	Annelise Hesme
Marie	Amira Casar
Johan Bortolin	Florian Thiriet
Dylan	Tom Burgeat
Antoine	Kamel Zidouri
Le Proviseur	Christophe Moyer
Le Modérateur	Philippe Le Guay
Le Docteur Stenmark	Orjan Wikström
L'Homme qui soliloque	Michel Masiero
La Babysitter	Tiffany Coulombel

FICHE TECHNIQUE

Réalisation	Lucas Belvaux
Scénario, dialogues et adaptation	Lucas Belvaux Adapté du roman éponyme de Philippe Vilain © Editions Grasset et Fasquelle
Chef Opérateur	Pierric Gantelmi d'Ille
Chef décoratrice	Frédérique Belvaux
Ingénieur du son	Henri Morelle
Chef costumière	Nathalie Raoul
Montage image	Ludo Troch
Mixage	Luc Thomas
Montage son	Béatrice Wick
Musique originale	Frédéric Vercheval
Directrice de production	Marie-Frédérique Lauriot-dit-Prévoist
1 ^{ère} assistante réalisateur	Alexandra Denni
Scripte	Bénédicte Darblay
Chef maquilleuse	Sylvie Aïd Denisot
Chef coiffeur	Franck Van Wolleghem
Régisseuse générale	Claire Langmann

Un film produit par
Patrick Sobelman et Patrick Quinet

Une coproduction
AGAT Films & Cie
Artemis Productions
France 3 Cinéma
RTBF (Télévision belge)
Belgacom

Avec la participation de
Canal +
Ciné +
France Télévisions
Tax Shelter Films Funding
Casa Kafka Pictures Movie Tax Shelter empowered by Belfius
Cinémage 8
Sofitvciné

Avec l'aide du
Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Fédération Wallonie-Bruxelles
et de Voo

En association avec
Pictanovo
avec le soutien de la Région Nord-Pas de Calais
et en partenariat avec le CNC

Avec le soutien de
La Procirep

Ventes Internationales
Films Distribution

Filmographie Lucas BELVAUX

Réalisation longs métrages :

- 1992 **PARFOIS TROP D'AMOUR**
- 1996 **POUR RIRE !**
- 2001 Trilogie : **UN COUPLE EPATANT – CAVALE – APRÈS LA VIE**
- 2005 **LA RAISON DU PLUS FAIBLE**
- 2009 **RAPT**
- 2011 **38 TÉMOINS**
- 2013 **PAS SON GENRE**

Il a également réalisé pour la télévision :

- 2000 **MÈRE DE TOXICO** (M6)
- 2003 **NATURE CONTRE NATURE** (France 3)
- 2007 **LES PRÉDATEURS** (L'affaire Elf, 2 x 120 mn – Canal +)

Au cinéma, on a notamment pu le voir jouer dans **ALLONS Z'ENFANTS** de Yves Boisset, **LA MORT DE MARIO RICCI** de Claude Goretta, **POULET AU VINAIGRE** de Claude Chabrol, **HURLEVENT** de Jacques Rivette, **DÉSORDRE** de Olivier Assayas, **MADAME BOVARY** de Claude Chabrol, **GRAND BOHNEUR** et **ON APPELLE ÇA... LE PRINTEMPS** de Hervé Le Roux, **DEMAIN ON DÉMÉNAGE** de Chantal Akerman, **JOYEUX NOEL** de Christian Carion, **PARS VITE ET REVIENS TARD** de Régis Wargnier.

Également dans **UN COUPLE ÉPATANT - CAVALE - APRÈS LA VIE** et **LA RAISON DU PLUS FAIBLE**.

Entretien avec Lucas BELVAUX

Qu'est-ce qui vous a poussé à mettre en image le roman de Philippe Vilain ?

Je ne connaissais pas le travail de Philippe Vilain. J'ai entendu Clémentine Autain parler de ce roman un matin à la radio, elle en parlait très bien, et son compte-rendu m'a tout de suite donné envie d'en faire un film. J'ai acheté le livre dans la journée. L'adaptation n'était pas évidente car l'histoire est racontée à la première personne. J'aurais pu lui rester fidèle en utilisant une voix off, mais on en restait au seul point de vue du narrateur, et ce regard masculin, les commentaires qu'il faisait en permanence sur le personnage féminin auraient déséquilibré la relation. Ce qui fonctionnait immédiatement, et de manière très forte dans le livre, à mon sens, n'aurait pas eu le même effet dans le film. J'ai choisi de rééquilibrer les points de vue, afin de regarder les deux personnages à la même distance, de les traiter de la même façon parce que, finalement, malgré leurs différences, je suis aussi proche d'elle que de lui.

« Madame Bovary c'est moi », comme disait Flaubert ! Moi, je suis tantôt Clément, tantôt Jennifer.

C'est en adepte de l'autofiction que Philippe Vilain raconte toujours à la première personne, sur un ton froid, distant, avec un regard qui peut sembler brutal...

J'aime beaucoup ses livres. Et son style, mais on ne peut pas adapter un style. C'est de l'autofiction, du roman introspectif, une réflexion sur l'amour qui se poursuit d'un roman à l'autre. Dans mon film, l'autofiction s'est perdue en route. Quoi que... Il y a toujours une part de soi qui se glisse dans un film, ou un scénario. Consciemment ou pas. Plus ou moins cachée, dans tel ou tel personnage. Parfois dans plusieurs.

D'où ce regard de cinéaste qui s'interdit de juger ?

Sans doute. C'est une règle générale, presque un dogme. Je ne juge jamais un personnage, j'essaie d'être dans la vérité de chacun, d'accord avec chacun, même avec ceux qui mentent, même avec les pires. Tout le monde a ses raisons disait Renoir. C'est vrai, même si elles peuvent être bonnes ou mauvaises. A partir du moment où on juge un personnage, on le tue. Il devient un pur personnage de fiction, il est alors instrumentalisé et donc sans grand intérêt. Mon point de vue, j'essaie de le donner par la mise en scène.

Aux yeux du spectateur, ce professeur de philo muté à Arras part avec un handicap. Très vite, par la scène de rupture qui ouvre le film, puis par la discussion qu'il a avec une autre ex, on le sent assez rigide dans ses relations avec les femmes.

D'emblée, c'était manifeste dans le livre : cet homme est un handicapé sentimental, quelqu'un qui ne peut pas aimer, ni s'engager car pour lui, cela impliquerait de perdre toute possibilité de rester ouvert à ce que la vie réserve. Il considère qu'aimer une femme, c'est s'interdire d'en aimer des millions d'autres. Il ne peut pas renoncer aux millions d'histoires d'amour potentielles pour une seule. Il est sincère sur le moment, mais refuse de promettre à long terme. Au début de son histoire avec Jennifer, il sait qu'à la fin de l'année il quittera Arras, et il ne peut pas envisager de la ramener avec lui à Paris. Quand à vivre avec un enfant, ça lui est impossible.

Est-il pour autant cynique ?

Jamais ! Et d'ailleurs il souffre de ses ruptures, et il sait qu'il fait souffrir la femme qu'il quitte, mais sentimentalement il n'est que dans le présent ! Intellectuellement, il maîtrise ses pensées, son destin, mais dans le domaine de l'amour, l'attachement lui pose un problème.

D'où son refus d'avoir un enfant avec une femme, et ses stratégies d'évitement pour ne pas connaître l'enfant de Jennifer !

Bien sûr, car ce serait une étape de plus dans l'engagement. Il sait que s'il veut un jour quitter Jennifer, il faudra du même coup quitter son fils : un double arrachement, qui fera du mal à deux personnes. Jennifer, elle, fait tout pour lui faire rencontrer son fils car elle sait que c'est une façon de fixer leur amour. Elle est divorcée, et avant de rencontrer Clément, elle forme un véritable couple avec son fils. Elle n'a que lui, il est l'unique objet de son attention, c'est l'homme de sa vie, à ce moment-là.

Un peu comme la Lola de Jacques Demy, cinéaste auquel on pense quand vous montrez la complicité entre cette mère et son gamin : un bonheur presque dansant, très chatoyant.

Demy est le cinéaste de la légèreté. Même quand la gravité affleure, chez lui, la légèreté sauve de tout. C'est vrai qu'il y a cette amorce de comédie musicale, la façon dont elle court vers lui, et son goût pour les karaokés. La légèreté de Jennifer, c'est sa dignité, son élégance. Quelles que soient ses difficultés, elle fait tout pour être heureuse malgré tout, c'est quelqu'un pour qui le bonheur se construit, on ne l'attend pas. C'est un personnage debout, toujours.

C'est une femme qui ne s'engage pas à la légère, qui n'embrasse pas facilement, qui se méfie des prédateurs mâles.

Elle est généreuse, entière. Quand elle aime, elle aime. Aucun autre homme n'existe. Elle a eu des aventures, des aventures sans lendemain, sans engagement, elle en parle facilement, elle en a l'expérience. Mais elle sait qu'avec l'âge, une coiffeuse, mère célibataire arrageoise de 35 ans, n'est pas à égalité avec un intellectuel parisien qui en a 38. Lui est encore en pleine ascension, intellectuellement, socialement... Alors qu'elle se vit comme étant déjà sur le déclin. Elle ne veut plus d'idylle furtive, elle ne veut plus n'être qu'un objet de désir fugitif, elle cherche celui avec qui elle pourra construire quelque chose pour la vie. Elle se pomponne, fait en sorte d'être toujours jolie, de rester désirable, de faire bonne figure, et ça, avant même de le connaître. C'est sa façon d'être, sa politesse en quelque sorte.

Lui, elle va le mettre à l'épreuve, le jauger, l'évaluer. Est-ce qu'il l'aime ou pas, cela reste sa question pendant tout le film. Peut-être est-elle plus philosophe que lui, au quotidien !

Elle est touchante dans sa bonne volonté à se montrer digne de lui, à essayer de comprendre Kant !

Elle comprend qu'en dédaignant les études, elle s'est interdit un avenir possible. Elle sait, ou elle comprend, que si elle perd cet homme, c'est par impossibilité de le rencontrer intellectuellement. Elle remet sa vie en perspective. Si Clément risque de la quitter, ce n'est pas parce que c'est un salaud, un dragueur. Ce n'est pas non plus une question d'intelligence, car elle est intelligente. C'est une question d'acquis, de fossé culturel. A part cette fracture culturelle, rien ne les empêche de s'aimer, ils sont tous les deux libres, sentimentalement et financièrement... Tout est possible, et pourtant ça ne le sera pas. Ils s'aiment, mais ils ne pourront pas s'aimer en même temps, avec la même intensité et surtout, ils ne pourront rien construire de commun.

Le thème de la fracture sociale est récurrent dans vos films.

Oui, mais ici, il s'agit plus d'une fracture culturelle que d'une fracture sociale. Mais c'est toujours un faisceau de choses qui déclenche un désir de film, en particulier une attirance immédiate pour des personnages. Là, autant elle que lui m'ont séduit. Quand j'ai lu le livre, j'ai eu envie de les voir, de les faire parler, s'aimer, se confronter.

Leur premier rapport sexuel est précédé d'une belle scène où l'image et le son sont décalés...

Pour moi c'est le début de la scène d'amour. La transition du premier baiser au premier contact des peaux. Durant tout ce trajet vers lui, on entend ce coup de téléphone où elle lui annonce qu'elle va le rejoindre. J'avais envie que ce temps là fasse déjà partie du rapport amoureux. Et surtout, que cette première nuit d'amour soit le fruit d'une résolution : ce n'est pas un moment d'égarement, c'est un cadeau qu'elle lui fait, quelque chose de réfléchi. C'était important de montrer cette décision, ce choix réfléchi, et le poids que ça peut avoir pour elle. Si lui a un côté adolescent par son indécision, Jennifer, elle va s'offrir. Et lui offrir son corps n'est pas anodin. Elle s'offre "corps et âme" car pour elle, l'un ne va pas sans l'autre.

Comment avez-vous appréhendé les scènes d'amour ? La première est axée sur le souffle, la respiration, les visages.

Filmer une main sur un corps ne raconte pas grand-chose, et ça ne m'intéresse pas de montrer les seins, le corps de l'un, de l'autre. Ce qui est important c'est ce qu'expriment les visages. Dans ce genre de scènes, comme dans les scènes de violence, il faut faire attention à ce qu'on veut raconter, ce qu'on veut faire passer. Il faut éviter le spectacle. Je ne veux pas que le spectateur ressente du plaisir à une scène de violence ni qu'il soit voyeur lors d'une scène d'amour. La scène dont vous parlez est la première où les corps se touchent, ça reste un moment rare. Ce qui m'intéressait c'était ça, l'émotion de la première fois. D'où le temps, la longueur de la scène, les visages. Il fallait recréer l'impression d'intimité, et cette espèce de moment de grâce, d'abandon absolu.

C'est la seule fois où Clément est sur le point de lui dire qu'il l'aime...et elle l'en empêche.

Les mots ont beaucoup d'importance pour elle, ils ne doivent pas être galvaudés. Et là, ce n'est pas le bon moment. Avant peut-être, dans la rue, ou plus tard. Mais là, juste après le plaisir, ce n'est pas possible. Elle veut être sûre qu'il soit sincère. C'est une façon de se protéger.

Et puis il y a cette scène à l'hôtel où elle veut qu'il la regarde pendant qu'ils font l'amour.

Mais il continue à fermer les yeux, concentré sur son propre plaisir. Là elle a déjà pris la décision de s'en aller, elle sait que c'est la "dernière fois", comme il y a eu une "première fois". Elle fait une ultime tentative pour vivre quelque chose de fort avec lui. C'est une scène d'amour qu'elle vit dans la souffrance. En fait, ce n'est plus une scène d'amour ! Elle tente de lui faire comprendre qu'il la traite comme une prostituée. C'est filmé comme ça. Elle se met en scène comme ça.

Aviez-vous des références en tournant ?

Je n'en ai jamais. C'est après coup que l'on peut se dire que, peut-être, il y avait du Truffaut dans *Pour rire !*, ne serait-ce que parce que la présence de Jean-Pierre Léaud pouvait donner au film un côté post-Antoine Doinel. *Cavale* pouvait évoquer une influence de Jean-Pierre Melville. Cette fois, je ne vois pas. C'est un film à deux personnages qui parlent et il fallait l'assumer tranquillement. Faire confiance aux personnages, aux dialogues, à la situation. A certains moments, dans les scènes du karaoké ou du carnaval, j'ai pu me lâcher. Mais sinon il fallait ne pas avoir peur des champs-contrechamps. Je voulais rester proche d'eux, bouger avec eux, être en intimité avec eux. Je voulais donner de l'espace aux comédiens, les laisser jouer. Le champ-contrechamp permet ça, on enregistre de longues scènes en une seule prise, que l'on monte après, mais où l'acteur a pu jouer 3 ou 4 minutes sans être interrompu. Pendant ces minutes-là, le temps appartient à l'acteur. Et l'espace aussi, l'espace à l'intérieur du cadre. Mais je ne me suis pas interdit les plans séquences, non plus...

J'ai essayé d'être le plus libre possible.

Y a-t-il une satire du milieu intellectuel ?

Non. Un personnage ne vaut que pour lui, il n'est pas nécessairement emblématique d'un milieu. Ceci dit, je pense que la culture ne sauve, et ne protège, de rien. On est d'abord mû par notre inconscient, nos pulsions, ni la culture ni l'intelligence ne sauvent d'un comportement. La force, la beauté d'un être humain est au-delà de ces « qualités ». Elle est question de générosité, d'attention aux autres, de liberté de penser, de faculté à donner et recevoir.

Jennifer a tort une fois, lorsqu'elle soutient que l'intérêt du roman d'Emile Zola qu'elle est en train de lire réside dans l'histoire. A ce moment-là Clément lui explique que l'intéressant, dans *Au bonheur des dames*, ce n'est pas l'histoire que raconte Zola, c'est ce que raconte cette histoire. Cette intervention, vous pourriez la revendiquer pour votre film ?

C'est ma théorie. Une réponse à la fameuse phrase d'Hitchcock, selon laquelle pour faire un bon film il faudrait trois ingrédients : d'abord une bonne histoire, ensuite une bonne histoire, et enfin une bonne histoire. Non, évidemment non ! Cela ne fonctionne pas comme ça ! L'histoire, on en a besoin, c'est une façon de rendre le propos agréable, digeste, mais ce qui est intéressant c'est ce que cette histoire raconte du monde, de l'époque, de nous, des autres.

Jennifer se projette dans cette histoire !

Forcément. D'ailleurs, le passage que lit Clément, qui est un portrait de Denise, l'héroïne de Zola, c'est un portrait de Jennifer !

L'histoire se déroule à Arras. C'est votre univers !

Je n'ai pas eu à tricher, c'était dans le livre ! Les deux grandes places d'Arras m'apparaissent comme des décors de théâtre, des toiles peintes. D'ailleurs ce sont presque des décors puisque toutes les façades ont été entièrement reconstruites après la guerre de 1914. C'est vrai qu'en tant que belge, je me sens chez moi. Les carnivals, les fanfares, la bière, les frites, la convivialité, ce sont des codes culturels que je connais. Clément, lui, n'est pas du coin, il considère cette ville comme un pensum, loin du monde, de son monde, bien qu'elle ne se situe qu'à une heure trente de Paris. Alors ce folklore où l'on se déguise, où l'on fait ce qu'on veut, où l'on se lâche, on boit beaucoup, on mange

beaucoup, on parle fort, on rit fort, on danse, on chante dans la rue, le laisse indifférent. Il est là en spectateur.

Comment avez-vous choisi vos acteurs ?

Pour le personnage de Clément ce n'était pas évident. Il fallait trouver un comédien qui soit beau mec, à l'impact de séduction immédiat, qui soit à la fois bon acteur et crédible en professeur de philosophie. Cela a été long, et je suis très content de Loïc Corbery, qui est sociétaire de la Comédie Française. Je ne le connaissais pas, c'est la directrice de casting qui me l'a présenté. Le test déterminant a été justement le commentaire sur Emmanuel Kant.

Au fil des jours, j'ai découvert un acteur formidable. A la fois très sérieux, très présent, très impliqué, mais toujours dans une espèce de légèreté et de bonheur réjouissants. La relation entre lui et Emilie était assez fascinante à regarder. Il y a eu un bonheur mutuel, je crois, à jouer ensemble, une grande générosité et une grande confiance, aussi.

J'ai beaucoup aimé travailler avec eux.

Pour Jennifer, j'ai longtemps hésité avant de voir Emilie. C'est une grande actrice, toujours juste, dont la grande qualité est d'être un phénix. A chaque nouveau rôle c'est une nouvelle actrice, elle se réinvente avec chaque personnage et chaque personnage qu'elle joue, on ne peut pas l'imaginer autrement que ce qu'elle en a fait.

Je restais marqué par son dernier rôle, dans *A perdre la raison* de Joaquim Lafosse, où elle était formidable mais pas du tout conforme à ce que je voulais, or, ce qu'elle fait s'impose avec une

telle force, que je n'arrivais pas à l'imaginer autrement. Et puis je me suis dit que c'était dommage, qu'il fallait que je la voie, et puis, dès la première rencontre ça a été évident. Jennifer ne pouvait être qu'Émilie. C'est une très, très grande actrice, qui allie talent, maîtrise technique, et générosité. Elle donne, elle donne tout, dans un abandon absolu et avec un contrôle du plateau inouï. Elle a beaucoup bossé pour chanter, elle a une énorme capacité de travail. C'est une actrice rare. Elle ne retient rien, elle y va, dans la confiance, la sincérité.

Pourquoi l'avoir teinte en blonde ?

J'avais vu une photo d'elle comme ça, sur internet, au Festival de Cannes, je crois. Et c'était le personnage : fausse blonde, décolorée. Une image fabriquée pour plaire aux désirs de l'autre, tels qu'elle les imagine, en tous cas. Pour Jennifer, "les hommes préfèrent les blondes", forcément. Et puis ça illumine son visage. Ça fait partie de sa volonté d'être toujours "au top", de son refus absolu de se laisser aller, d'abandonner, de renoncer.

EMILIE DEQUENNE

Filmographie Cinéma (sélection) :

PAS SON GENRE de Lucas BELVAUX / **DIVIN ENFANT** de Olivier DORAN / **MÖBIUS** de Eric ROCHANT / **LA TRAVERSÉE** de Jérôme CORNUAU / **A PERDRE LA RAISON** de Joachim LAFOSSE / **LA FILLE DU RER** de André TECHINÉ / **J'AI OUBLIÉ DE TE DIRE** de Laurent VINAS-RAYMOND / **LA VIE D'ARTISTE** de Marc FITOUSSI / **ÉCOUTE LE TEMPS** de Alanté KAVAÏTÉ / **LE GRAND MEAULNES** de Jean-Daniel VERHAEGHE / **LA RAVISSEUSE** de Antoine SANTANA / **AVANT QU'IL NE SOIT TROP TARD** de Laurent DUSSAUX / **LE PONT DU ROI SAINT-LOUIS** de Mary MCGUCKIAN / **L'ÉQUIPIER** de Philippe LIORET / **MARIÉES MAIS PAS TROP** de Catherine CORSINI / **UNE FEMME DE MÉNAGE** de Claude BERRI / **OUI, MAIS...** de Yves LAVANDIER / **ROSETTA** de Luc et Jean-Pierre DARDENNE

Entretien avec Emilie DEQUENNE

Comment dépeindre Jennifer ?

J'ai lu le scénario de Lucas Belvaux au moment où le film de Joachim Lafosse, *A perdre la raison*, sortait en salles. Je venais d'interpréter avec Muriel un personnage très fort, je rêvais d'en retrouver très vite un autre qui soit de la même intensité, j'étais exaucée. En même temps, Jennifer est l'exact contraire de Muriel. Autant l'une était sombre, perdue dans la noirceur, autant Jennifer est une incarnation de la clarté. C'est la première fois qu'on me proposait un tel rôle, un rôle dont je rêvais : celui d'une fille qui n'est faite que de zones de lumière. En dépit de ses petites zones d'ombre, comme tout le monde, elle est entièrement dans la joie de vivre. C'est une fille optimiste, une fille qui va de l'avant, une fille moderne, indépendante. En un mot : vivante ! Enfin une fille sans problème ! Je ne m'étais jamais sentie aussi proche de mon personnage. Elle est positive, aime son fils, ses copines, son boulot, chanter, danser, prendre soin d'elle... Elle a certes connu de grosses déceptions, elle s'avance dans cette histoire d'amour avec prudence, en posant ses conditions, mais malgré ça elle est d'une candeur assez déconcertante. Elle n'est pas dans la crainte, elle y croit toujours, elle y va en marchant sur des œufs, avec une idée très précise de ce qu'elle veut, et surtout de ce qu'elle ne veut plus, mais elle y va, elle y croit toujours !

L'interpréter a-t-il été facile pour autant ?

C'est un personnage que je voyais tellement sain que je voulais être tout le temps fraîche. Avant et pendant le tournage, je me suis imposée une rigueur dans mon quotidien. Je me suis astreinte à une discipline physique, un régime draconien : manger simplement, ne boire que de l'eau et du thé vert, faire preuve d'énergie, me coucher tôt. Plus encore que pour les autres films, il fallait que mes nuits soient longues, que je ne me réveille pas le matin avec les yeux gonflés. J'ai été très studieuse, j'ai pris exemple sur mon mari qui est très porté sur le thé, le pollen et le miel ! Tout dans ce rôle s'apparente pour moi à la légèreté, je me suis donc efforcée d'être légère, tout le temps. Pour moi, c'est ça le mot clé : légèreté.

Vous parlez de son état d'esprit, de sa façon d'être. Et pour le chant, la coiffure... ?

Pour le chant je m'attendais à devoir prendre des cours, mais Lucas était très détendu : « Tu n'es pas chanteuse, tu fais du karaoké avec tes copines ! Le mieux serait que tu chantes juste, mais pas de panique. » Alors j'ai bossé de mon côté, j'ai téléchargé des cours de vocalises, appris à réchauffer ma voix. J'ai toujours été cliente du karaoké, donc c'était grisant. On a tout enregistré avant le tournage : casque sur les oreilles, un rêve de petite fille ! Pour la coiffure j'ai une amie qui m'a appris à tenir les ciseaux, mais je n'ai pas eu vraiment à apprendre les techniques. Au cinéma on arrive toujours à faire semblant. Lucas s'est débrouillé avec ce que je savais faire. Le plus dur c'était le texte : Jennifer a une façon de parler qui n'est pas du tout la mienne, avec un débit de parole particulier... J'ai travaillé de façon scolaire, car s'il y a des films où on peut s'approprier le texte, le dire à sa façon, avec ses mots à soi, cette fois ce n'était pas possible. Elle a un vocabulaire, un champ lexical qui lui sont propres.

Une fois de plus, vous distillez beaucoup d'émotion !

Je considère qu'à partir du moment où un scénariste, un metteur en scène crée un personnage et qu'il m'invite à l'interpréter, il serait criminel de ne pas faire vraiment exister ce personnage à l'image, de ne pas le transformer en une personne. Pour moi, c'est une question de vie ou de

mort. Donc je n'ai plus de recul, je suis cette personne, et je ne vois pas d'autre manière d'y arriver que de m'effacer, de disparaître pour ne plus être que ce personnage. Si bien que lorsque la presse vient pendant un tournage, je ne peux pas parler du personnage que je suis en train de jouer, car je suis au-delà de le jouer, je suis devenue ce personnage. Après oui... je peux parler d'elle, mais pas pendant.

Comment s'est déroulé le tournage ?

On ne se connaissait pas du tout avec Loïc Corbery. Nous n'avions jamais travaillé ensemble, et je n'avais jamais eu le plaisir de le voir jouer sur scène. Ce fut une découverte! Non seulement il incarne le Clément qu'il fallait, mais en plus c'est un comédien comme j'aime. Il donne beaucoup, et sa rigueur est admirable. Parfois il enchaînait des journées de tournage à Arras avec la Comédie Française le soir à Paris! De plus, il est entier au travail comme dans la vie. Les rapports de Jennifer et Clément auraient pu nous gêner, mais entre nous c'était simple et limpide. C'est un film où les deux protagonistes échangent des choses très intimes. Mais le cinéma de Lucas Belvaux est très pudique, tout comme Loïc et moi. Lucas fédère les gens autour de lui et tout se passe sans souffrance. C'est un bonheur cet homme! Quand je lis un scénario, je me demande combien de fois il va falloir que je me déshabille... D'ailleurs je ne peux pas mentir, j'annonce d'entrée qu'il y a des choses que je ne peux pas faire. Moi ça me gêne ces scènes d'amour à tout va, ces corps qu'on veut montrer même quand ce n'est pas justifié. Embrasser un acteur, j'ai déjà du mal, mais imaginer qu'il puisse toucher mon corps, non ! Notre première scène d'amour au lit était très écrite, axée sur les visages. Il était essentiel pour ces scènes que se communique la sensation d'un rapport charnel, mais on a triché. Vive le cinéma !

Loïc CORBERY

Filmographie Cinéma (sélection) :

PAS SON GENRE de Lucas BELVAUX / **A COUP SUR** de Delphine DE VIGAN / **MUSÉE HAUT, MUSÉE BAS** de Jean-Michel RIBES / **FRAGILE** de Martin VALENTE / **LES AMATEURS** de Martin VALENTE / **DU BLEU JUSQU'EN AMÉRIQUE** de Sarah LEVY / **TERMINALE** de Francis GIROD / **MARTHE** de Jean-Loup HUBERT

A la télévision, on le verra prochainement dans le film d'Arnaud Desplechin **LA FÔRET** et **DOM JUAN** de Vincent Macaigne.

Théâtre (sélection) :

Entré à la comédie française le 17 janvier 2005, il y a interprété notamment Perdican dans **ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR** m.e.s Yves Beaunesne / Dom Juan dans **DOM JUAN** m.e.s Jean-Pierre Vincent / Christian dans **CYRANO DE BERGERAC** m.e.s Denis Podalydès / Petruccio dans **LA MÉGÈRE APPRIVOISÉE** m.e.s Oskaras Korsunovas / Dorante dans **LE MENTEUR** m.e.s Jean Louis Benoit / Clindor dans **L'ILLUSION COMIQUE** m.e.s Galin Stoev / Dorante dans **LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES** m.e.s Clément Hervieu-Léger / le Coryphée dans **LES OISEAUX** m.e.s Alfredo Arias...

Il a également travaillé avec Jacques Lassalle, Bob Wilson, Jean Marie Villégier, Catherine Hiegel, Guillaume Gallienne, Muriel Mayette, Dan Jemmett, Claude Stratz, Jean-Marie Besset, Jean-Pierre Miquel, Stuart Seide, Jacques Weber...

A partir du 12 avril 2014, il interprétera Alceste dans **LE MISANTHROPE** sous la direction de Clément Hervieu-Léger.

Il est Sociétaire de la Comédie Française depuis 2010.

Entretien avec Loïc CORBERY

Qui est Clément dans *Pas son genre* ?

Lucas m'a présenté Clément comme un jeune intellectuel bourgeois, professeur de philosophie, écrivain à succès, qui aime se perdre dans son travail et dans ce tourbillon social parisien où il se sent comme un poisson dans l'eau. Un jeune homme brillant et seul, heureux d'être seul, masquant son incapacité à aimer par le nombre de ses conquêtes féminines. Il a besoin de sa solitude pour vivre, se sentir libre de rencontrer de nouvelles femmes, d'écrire, de faire ce qu'il veut. Pour le résumer on pourrait parler d'un jeune homme intraitable et impitoyable sur sa liberté, dans tous les sens du terme. Mû par une volonté farouche de ne jamais se sentir emprisonné, de rester libre de son temps, de ses choix, de ses sentiments.

Comment vous êtes-vous glissé dans le personnage ?

Il y a eu plusieurs filtres. Lucas Belvaux m'a d'abord parlé du personnage, puis il m'a donné le scénario à lire. Ensuite j'ai lu le livre de Philippe Vilain, et si le scénario est très fidèle au roman, je me suis nourri de tout ce que Lucas n'avait pu y mettre, les digressions qui décortiquaient l'introspection de Clément, et qui rendaient parfois certaines scènes beaucoup plus violentes. Donc il y a de Philippe Vilain dans Clément bien sûr, mais aussi de Lucas Belvaux, et forcément de Loïc Corbery car en définitive Lucas a projeté le personnage dans ce que je peux être, dans ce que je dégage dans mon rapport aux gens, aux lettres, à l'intellect, à l'affect. Et c'est vrai que la démarche de Clément ne m'est pas totalement étrangère ! Dès qu'il se sent en porte à faux vis à vis de quelqu'un, il préfère tout arrêter... Mais il n'y a chez lui ni stratégie, ni cynisme. Ce n'est pas un loup, ni un don Juan, séduire n'est pas un projet et faire du mal encore moins. Avant Arras, les relations se sont succédées, il n'a pas pu faire autrement, à chaque fois, que de se sentir emprisonné, et il a fini par adopter ce mode de fonctionnement.

Il arrive néanmoins à Arras avec la certitude que tout, la ville et ses rencontres, ne seront que des parenthèses !

Il arrive avec un sentiment désabusé sur l'amour, et il rencontre Jennifer comme un marin, se disant que ce sera la femme de ce port là, la femme d'Arras. C'est un garçon qui a toujours rencontré les mêmes femmes, les femmes de son milieu intellectuel et social, il est surpris par l'exotisme et la naïveté de certains comportements de Jennifer, et par ce qui se passe en lui. Il est pris. Plus le temps passe, plus il sent qu'un possible commence à naître et c'est bien là son problème. Ce sont deux mondes qui ne sont pas faits pour se rencontrer, mais quelque chose se passe... Il y a la fracture culturelle, et en même temps il se sent bien au creux de ses bras, dans son regard, petit à petit et de plus en plus. L'irréparable surgit au moment du carnaval, il a ce silence, comme un réflexe instinctif et atroce, qu'il regrette immédiatement. Il aurait pu se comporter différemment mais le coup a été donné, et la cicatrice de Jennifer restera ouverte. Pourtant cet homme et cette femme auront fait un sacré chemin, chacun de leur côté et ensemble... Lucas Belvaux a voulu raconter l'histoire dans le regard de chacun d'eux, et par là le film est plus chargé d'amour que le livre, les violences y sont d'autant plus cruelles qu'elles viennent fracasser un amour qui s'avérait finalement possible.

Qu'avez-vous apporté au rôle en temps qu'interprète ?

Je pense que j'ai adouci Clément, que je l'ai rendu plus lumineux, plus innocent, moins cynique. Peut être plus humain. J'ai souvent eu l'instinct de suggérer qu'il se trouve pris à son propre piège, plutôt que d'avoir voulu faire du mal. Et puis il y a quelque chose qui m'échappe, qui tient à mon physique, mon visage prompt à sourire, j'imagine. Sans doute ai-je arrondi certains angles.

Lucas Belvaux voulait un comédien crédible en prof' de philo. Pensez-vous qu'être habitué aux grands textes par vos créations à la Comédie Française a pu vous aider ?

Je crois que mon rapport à ce métier, via les mots, la langue, illustre surtout cette rencontre entre le monde de Clément et celui de Jennifer. C'est la rencontre d'un acteur de théâtre, au jeu réfléchi, posé, de sang froid, et d'une merveilleuse actrice de cinéma qui fonctionne à l'instinct. Et pourtant, moi, c'est la première fois qu'un réalisateur de cinéma me confie une telle partition, et autant sur un plateau de théâtre je me sens comme à la maison, autant le travail au cinéma me reste encore mystérieux. Emilie Dequenne m'impressionne et me bouleverse par son talent, son humanité, sa simplicité, et paradoxalement cette noblesse avec laquelle elle maîtrise son métier. Elle a une conscience totale de toutes les contraintes du plateau, techniques, humaines et autres, elle sait qui fait quoi, comment, à quel moment, entendant tout, comprenant tout, pour se donner au moment de la prise la liberté de s'abandonner totalement. J'ai tellement d'admiration pour ça. Et avec générosité en plus, car elle m'a aidé plus d'une fois. C'est une camarade merveilleuse. On s'est serré les coudes tout en gardant en dehors du plateau une relation très pudique. Pour jouer ce qu'on avait à raconter entre Jennifer et Clément, on est restés très délicats vis-à-vis l'un de l'autre.